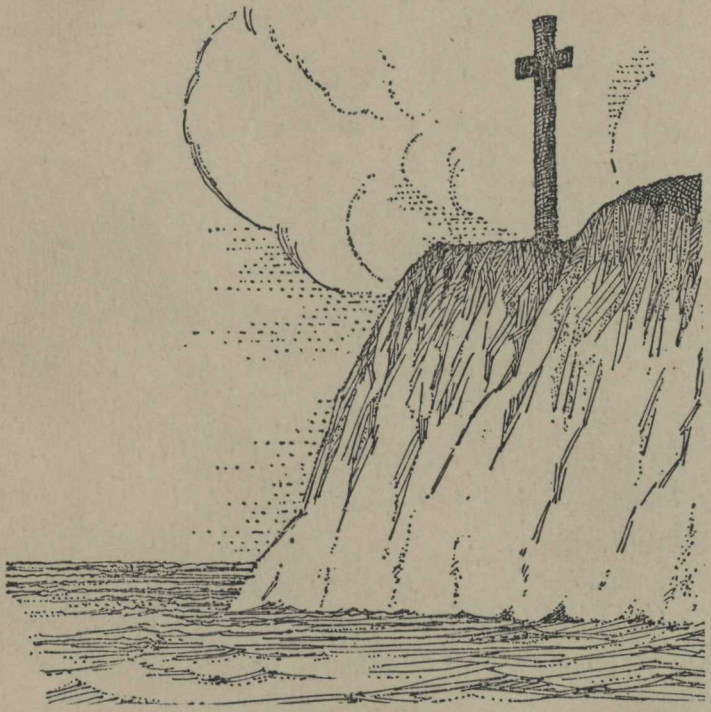
LA
CROIX DU LAC ERIE

PORT DOVER, ONTARIO



Là, furent les germes sacrés
D'où sortirent nos destinées;
Malgré la trace des années,
Qu'il soient à jamais vénérés !
Que l'ardente foi de nos pères,
Leur courage au sein du danger,
Dans la paix, les crises, les guerres,
Subsistent pour nous protéger !

—Benjamin Sulte.

SERVICE DES PARCS NATIONAUX DU CANADA

SITES HISTORIQUES

1922

S. H. SÉRIE No 1

La croix du lac Erié

Erigée en juillet, 1922

BRÈVE NARRATION

DE LA DÉCOUVERTE ET DE L'OCCUPATION DE LA RIVE NORD DU LAC ERIÉ (1669-1670) PAR LES PRÊTRES SULPICIENS

François Dollier de Casson
et
René de Bréhant de Galinée

QUI, LE 23 MARS 1670, ÉRIGÈRENT UNE CROIX, AU PIED DE LAQUELLE ILS APPOSÈRENT UN PROCÈS-VERBAL AINSI QUE LES ARMES DE FRANCE, ACCOMPLISSANT AINSI UNE PRISE DE POSSESSION AU NOM DE LEUR ROI

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

Hon. CHARLES STEWART,
Ministre.

W. W. CORY, C.M.G.
Sous-Ministre.

J. B. HARKIN,
Commissaire des parcs nationaux du Canada.

La Croix du Rivage

HISTOIRE DE L'EXPÉDITION DES PÈRES DOLLIER ET DE GALINÉE

LONGTEMPS les navigateurs du lac Erié qui se trouveront dans le voisinage de Port Dover apercevront, comme un des traits saillants du paysage riverain, une grande croix qui se dresse sur un sommet, à l'embouchure de la rivière Lynn: certains en comprendront la signification, mais un plus grand nombre ne la comprendront pas —visiteurs et étrangers, nouveaux-venus de pays étrangers qu'a attiré au Canada l'espoir d'une vie plus ample, plus libre et plus prospère; enfants des foyers et des écoles du Canada, qui n'ont pas encore appris que notre pays a une histoire où sont rassemblés les récits émouvants et romantiques des prouesses accomplies et des nobles sacrifices consentis afin que naquît une nation nouvelle et se développât une nouvelle civilisation sur les vastes et fertiles terres du Canada. C'est pour la multitude de ceux qui ne connaissent pas l'histoire de l'expédition des pères Dollier et de Galinée que nous entreprenons cette brève relation de leur courageux et patriotique exploit.

RÉSUMÉ HISTORIQUE

L'histoire se peut résumer en un paragraphe, de sorte que celui qui passera vite ou sera occupé à la manœuvre en pourra lire assez pour saisir d'un coup d'œil la signification de la croix du rivage. Il y a plus de deux cent cinquante ans, la région du lac Erié était une immense forêt inhabitée. Des clairières envahies par les broussailles marquaient l'emplacement de villages et de champs de maïs abandonnés, vestiges d'une race disparue. Les sentiers naguère fréquentés qui cotoyaient les lacs et les cours d'eau solitaires, ou serpentaient entre les points de partage, n'étaient plus que de loin en loin foulés par le pied de l'homme. De l'ouest de New-York, des bandes guerrières de Sénécas y passaient de temps à autre pour aller attaquer leurs ennemis de l'occident, au risque de rencontrer ces ravisseurs de chevelures, les Andastes nomades ou Eriés du sud du lac, embusqués pour les surprendre. Sur les rives du lac Supérieur et du lac Michigan, le nom de ces implacables et sanguinaires ennemis faisait encore trembler les quelques malheureux survivants des anciens indigènes du sud de l'Ontario. Il ne restait que les hôtes habituels des

grands bois, ours, chevreuils, poules d'Inde, ratons (vulgairement appelés chats sauvages), castors. Le gibier foisonnait dans la forêt que les chasseurs sénécas parcouraient en hiver à la poursuite du castor. Le sud de l'Ontario était devenu de nom et de fait le champ d'opération des chasseurs de castor iroquois.

Telle était la région du lac Erié lorsque, en 1669, deux prêtres français, les Pères Dollier et de Galinée, partirent de Montréal, sur une flotille de sept canots, portant vingt-un hommes et de deux canots portant des guides sénécas, dans le but d'aller répandre la semence évangélique chez les tribus sauvages du lointain sud-ouest. Ils remontèrent le St-Laurent, le lac Ontario et la Grande Rivière et, après un voyage de trois mois pendant lequel ils eurent à faire face aux pires souffrances et aux pires privations, ils arrivèrent sur le lac Erié. Ils s'extasièrent sur la beauté de la région, qu'ils décrivirent comme un paradis terrestre. Ils érigèrent sur la côte une croix portant les armes de France et une proclamation par laquelle ils revendiquaient au nom du roi de France et à titre de découvreurs la propriété de ces terres inoccupées. Ils furent les premiers Européens à visiter la région de Long Point (Longue Pointe), et les premiers, que l'on sache, qui firent un séjour sur les bords du lac Erié. Pendant l'hiver, ils établirent leur camps dans un endroit abrité, à une faible distance du lac, où ils construisirent une habitation et un magasin.

Grâce aux recherches de la Société Historique de Norfolk, ce lieu d'hivernage a été relevé avec certitude. Tout près de la petite rivière Black et au-dessus de son confluent avec la rivière Lynn ou petite rivière Patterson, à Port Dover, des vestiges du bâtiment érigé par les deux prêtres existent encore. Le Père de Galinée a écrit de ce voyage une intéressante narration—accompagnée d'une carte—qui a été traduite en anglais par le docteur H. Coyne, de St-Thomas. La croix actuelle a été érigée par le Service des Parcs Nationaux du Canada, comme un hommage permanent aux intrépides missionnaires, et pour rappeler aux Canadiens de notre temps et à leurs dexcendants que leur histoire est aussi riche en épisodes intéressants et romantiques que celle des plus vieilles nations du monde.

LA MISSION AUX INDIENS

Après cette rapide esquisse historique, nous pouvons, plus à loisir, suivre les pas des deux missionnaires depuis l'origine de leur projet jusqu'à son désastreux dénouement.

Dans sa traduction de la relation du Père Galinée, le docteur Coyne a très clairement fait voir comment la mission Dollier entrait

dans le plan général de la politique coloniale de la France. L'Espagne retirait d'amples moissons d'or de ses possessions américaines; la Nouvelle-France devait être explorée et développée de la même manière au bénéfice de la mère patrie. Le privilège était concédé au clergé de prêcher l'Evangile aux païens, et de cette concession se saisirent les Jésuites, les Sulpiciens et les Récollets—non sans manifester les uns contre les autres une certaine rivalité, ainsi qu'il ressort des documents du temps. En 1669, le programme colonial comprenait l'exploration du gisement de cuivre situé au lac Supérieur, avec lequel on avait en vue de faire contrepoids aux riches gisements que possédait l'Espagne au Mexique et au Pérou. La renommée des grandes rivières avait pris de la consistance, et il était désirable que ces cours fussent explorés. On pensait arriver par cette voie à découvrir la Mer du Sud. Il fallait reléguer les Anglais et les Espagnols sur une étroite lisière de la côte de l'Atlantique, et le reste de l'Amérique du Nord passerait en la possession exclusive de la France. La route commerciale du lac Supérieur, par Nipissing, était trouvée difficile et coûteuse; il fallait en ouvrir une autre jusqu'à Montréal.

En 1669, le Père François Dollier de Casson, un Sulpicien du Séminaire de Montréal, passa l'hiver dans les bois avec un chef indien du Nipissing, afin d'apprendre la langue des Algonquins. Il désirait depuis longtemps aller parmi les tribus sauvages de l'ouest leur porter les lumières de l'Evangile. Le chef indien avait un esclave qui avait habité dans l'Ouest et qui offrait de servir de guide. Le Père Dollier sur l'avis de l'abbé de Queylus, supérieur du Séminaire de Montréal, accepta les services de l'Indien et fit ses préparatifs pour entreprendre ce voyage. Il avait alors trente-trois ans et était dans toute la force de l'âge. Avant d'entrer dans les ordres, il s'était distingué comme capitaine de cavalerie sous le maréchal Turenne. On affirme qu'il était tellement fort qu'il pouvait porter deux hommes assis dans ses mains; il appartenait, cependant, à une famille noble, et ses manières étaient gracieuses et engageantes.

René de Bréhant de Galinée avait une pareille origine aristocratique. Il était de plus versé en mathématiques, savait dresser des cartes et avait étudié la langue algonquine. Il demanda à faire partie de l'expédition, ce qui lui fut promptement accordé.

Voici donc nos deux missionnaires bretons, de naissance aristocratique, ayant reçu une haute culture, robustes de cœur et d'esprit, prêts à faire face à tous les périls et à toutes les privations en explorant les mystérieuses forêts de l'ouest afin de porter aux tribus indiennes la bannière du Christianisme.

LASALLE SE JOINT À L'EXPÉDITION

Dans l'ambitieux projet des deux prêtres, le gouverneur, M. de Courcelles, et l'intendant Talon virent une occasion d'élargir les frontières de la Nouvelle-France et d'exploiter de nouvelles sources de richesse. Il y avait à Montréal un jeune homme de vingt-six ans, nommé Lasalle, qui, à cette époque, entendait l'appel de l'ouest et était désireux d'entreprendre un voyage à seule fin de faire des explorations. Il était entré quelque temps chez les Jésuites, en France, mais avait renoncé à la carrière sacerdotale pour rester dans le monde. Il était arrivé deux ans auparavant dans la Nouvelle-France. Il avait obtenu du Séminaire de Montréal la concession d'une seigneurie à Lachine et avait commencé à y ériger un village fortifié. Le temps était favorable à la traite des pelleteries, et Lasalle avait commencé à amasser une fortune. Toutefois, ce qu'on rapportait des grandes rivières de l'ouest, le Mississippi et l'Ohio, avait frappé son imagination, et il ne se plaisait plus dans le rôle de simple traitant. Il décida de vendre sa propriété pour aller découvrir la grande rivière Ohio et son embouchure, que l'on supposait se trouver dans la mer de Vermilion ou golfe de Californie, et où l'on croyait pouvoir prélever un tribut sur les richesses de la Chine et du Japon. Le gouverneur, M. de Courcelles, suggéra au Père Dollier et à Lasalle de s'unir, de manière à faire marcher de pair les intérêts de l'Eglise et ceux de l'Etat. Son avis fut accepté et l'on se prépara à partir. Ainsi la double mission était entreprise avec la sanction des autorités civiles et religieuses, du gouverneur de Courcelles, de l'intendant Talon et de l'abbé de Queylus.

RÉCIT ABRÉGÉ DU DOCTEUR COYNE

En suivant la narration abrégée du docteur Coyne, nous apprenons que les aventureux voyageurs, à l'exception de Lasalle, qui fut retenu quelques jours, partirent de Montréal le 6 juillet dans sept canots d'écorce portant vingt et un hommes, comme nous l'avons déjà dit, parmi lesquels se trouvaient un chirurgien, un Hollandais comme interprète iroquois, et deux canots de Sénécas qui devaient servir de guides. Les canots avaient vingt pieds de longueur sur deux ou trois de largeur. Chacun pouvait porter quatre hommes et de huit à neuf cents livres de cargaison, et un homme pouvait aisément en faire le portage. Un bon canot d'écorce de bouleau durait de cinq à six ans, tandis que les embarcations des Algonquins, faites d'écorce d'orme, ne pouvaient donner qu'environ un mois de service.

Ils sautaient les rapides en descendant, ou, traînaient leurs canots en montant les moins difficiles, et ils en contournaient d'autres. Ils campaient sur la terre nue et se nourrissaient de la nourriture des Indiens—une bouillie de farine de maïs assaisonnée de barbue ou siluridés; cela variait lorsqu'ils avaient la chance d'avoir de l'orignal ou autre venaison. Les Indiens étaient partout hospitaliers, sauf lorsqu'ils étaient affolés par l'eau-de-vie. Le docteur Coyne mentionne en passant le trafic de cognac fait par les Hollandais d'Albany. Les conseils ou "pow-owws" se tenaient suivant un cérémonial, et l'hospitalité iroquoise, l'économie domestique de la tribu et ses fêtes sont décrites. Les Français furent malgré eux témoins des horribles tortures infligées par les Sauvages à leurs prisonniers, tortures qui ne peuvent être comparées qu'à celles qui étaient, vers la même époque, infligées par les hommes civilisés en Europe, et à celles qui, encore de notre temps, sont pratiquées par les populaces des Etats-Unis du Sud, au défi de la loi. Ils visitaient les missions des Jésuites parmi les Iroquois et au Sault, et critiquaient ouvertement, quoiqu'en termes courtois et mesurés. Des bruits mystérieux sont entendus dans la forêt. C'est le "tally-ho" des chasseurs du roi Arthur, et ainsi le mystère est élucidé.

LE JOURNAL

Une pierre, sur laquelle les Sauvages ont grossièrement peint des figures humaines, est considérée par les prêtres comme un démon. Elle est impitoyablement brisée et jetée dans la rivière, et Dieu récompense les audacieux inococlastes en leur procurant incontinent une occasion inattendue de rompre un long jeûne. Le Père de Galinée partageait les idées de sa race et de son temps, mais il avait un penchant à être pratique. Une source sulfureuse est visitée. La luxuriance de certaines régions choisies est décrite avec enthousiasme. Des terrains de chasse, comme les plaines de Burford, les côtes opposées à Long Point, et le Rondeau, font le sujet d'une mention L'auteur est évidemment un observateur sagace et clairvoyant, en même temps qu'un écrivain habile. Peu de journaux de voyage sont plus intéressants et plus instructifs. La simplicité et la grâce du français du dix-septième siècle ajoutent du pittoresque et un charme tout particulier à un rapport officiel qui possède d'ailleurs une grande valeur intrinsèque. On y reconnaît partout l'empreinte du chrétien cultivé, du gentilhomme du Séminaire.

UN VOYAGE LENT

Si l'expédition fut ardue, elle fut certainement aussi lente. Trente-sept jours après avoir quitté Montréal, les voyageurs atteignirent la vallée de la Sénéca, à Boughton Hill, dans l'Etat de New-York. Ils y furent retenus pendant deux mois. Ils prirent dix jours à se rendre de la baie d'Irondequoit au marais de Beverley. Il s'écoula encore trois semaines avant qu'ils arrivassent à Port Dover, où ils bâtirent une habitation pour l'hiver et y passèrent plus de cinq mois. De l'embouchure de la petite rivière Patterson, ils prirent, au printemps suivant, deux mois moins un jour pour se rendre au Sault Ste-Marie. Avec l'aide de canotiers experts, le trajet de retour à Montréal, par la route de Nipissing, s'accomplit en trois semaines. En tout, le voyage avait duré 347 jours.

LA ROUTE

Après avoir remonté le St-Laurent, ils longèrent la côte sud du lac Ontario jusqu'à la baie de Burlington. Ils furent les premiers Européens que l'on connaisse qui ont pénétré par le lac Ontario dans la rivière Niagara. Ils entendirent les mugissements de la cataracte, mais ce ne fut que neuf ans plus tard, d'après le premier document certain, que Lasalle la vit. Ils entrèrent dans la baie de Burlington et visitèrent le petit village indien appelé Tinawatawa ou Tanawawa, dans le grand marécage de Beverley, près de l'emplacement du village actuel de Westover. Les Sénécas avaient formé ici une petite bourgade à cause de l'extrême abondance du gibier, principalement de l'ours et du chevreuil. C'est ici qu'une mémorable rencontre eut lieu le 24 septembre 1669. Joliet et Péré étaient partis de Montréal avant les Sulpiciens, avec instruction du gouverneur de découvrir la mine de cuivre du lac Supérieur et de trouver une route plus facile pour transporter le minerai. Joliet n'avait pas eu le temps de visiter la mine, mais un prisonnier iroquois, qu'il avait sauvé du bûcher chez les Outaouais, lui avait indiqué pour aller chez les Iroquois une route jusque-là inconnue des Français. C'était en suivant la chaîne des lacs, et Joliet fut le premier à la descendre. Mais le guide, en approchant du pays des Iroquois, eut peur des rôdeurs andastes. Cette tribu habitait en haut de la rivière Susquehenna et faisait constamment la guerre aux Iroquois, jusqu'à ce que ces derniers détruisissent leurs villages. Cédant aux instances du guide, Joliet laissa son canot, probablement près de Port Stanley, et les deux hommes se rendirent à travers bois à la Grande Rivière, et de là à

Tinawatawa, où ils rencontrèrent Lasalle et les Sulpiciens. Joliet informa les prêtres qu'il avait envoyé quelques-uns de ses hommes à la recherche d'une nation appelée Pottawattamies, chez laquelle aucun missionnaire n'avait encore pénétré. Les Pères Galinée et Dollier furent aussitôt désireux de se rendre, en visitant cette tribu, à la mission qu'ils se proposaient de fonder beaucoup plus bas sur l'Ohio, et Joliet leur fournit gracieusement une esquisse de la route qu'il avait suivie et leur expliqua où il avait laissé son canot, qu'il mettait maintenant à leur disposition.

LASALLE QUITTE LES MISSIONNAIRES

Lasalle avait manifestement eu quelque désaccord avec les deux prêtres, et il saisit cette occasion de se séparer d'eux. Une attaque

CONFLUENT DE LA RIVIÈRE LYNN ET DE LA RIVIÈRE BLACK À PORT DOVER, ONT.

Le lieu d'hivernage était à quelques centaines de verges plus haut, sur la rive droite de la rivière Black, et à environ cent verges au-delà

de fièvre lui offrit un prétexte plausible. Ils se séparèrent donc. Joliet et Lasalle s'en allèrent vers l'est. Celui-ci était maintenant

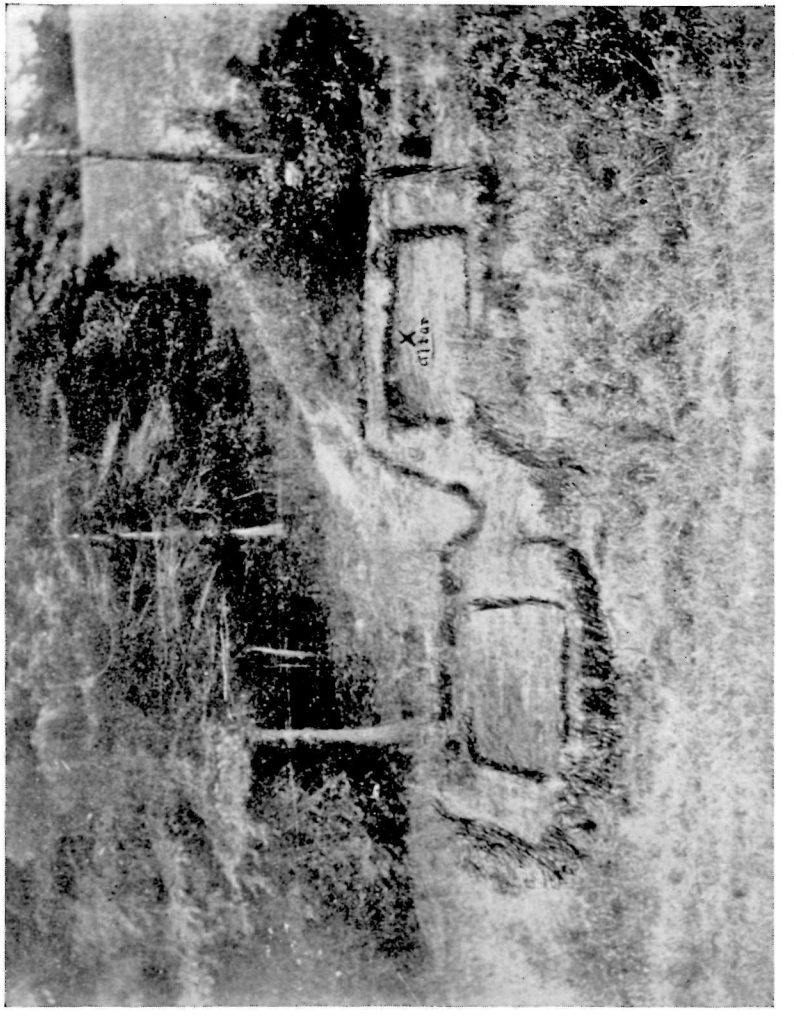
libre de poursuivre sa découverte de l'Ohio sans être entravé par un double commandement. Les missionnaires écrivirent à Fénélon, un frère du futur archevêque de Cambrai, qui dirigeait une mission à Kenté, sur la baie Weller, dans la partie nord-ouest du comté de Prince-Edouard, lui demandant d'envoyer des "robes noires" à Tinawatawa. Le Père Trouvé, qui prolongeait la chaîne des missions de Saint-Sulpice le long de la côte nord du lac Ontario, se rendit donc à Veverley au mois de novembre suivant. Il affirma au Père de Galinée qu'il avait entendu le bruit du Niagara dans le voisinage de Toronto. Les deux rives du lac Ontario avaient dès lors été explorées par des membres de la congrégation de Saint-Sulpice, à qui il faut reconnaître le mérite d'avoir produit la première carte faisant autorité de ce grand lac.

Lasalle se dirigea vers l'est avec quatre canots; les deux missionnaires, avec trois canots, se rendirent à la Grande Rivière. Les canots ne pouvaient porter que deux hommes en plus des bagages, et les prêtres, en se comptant, avaient douze hommes, de même que Lasalle. Il était important de mettre la main sur le canot de Joliet avant qu'il ne fût découvert par les Indiens. En conséquence, le Hollandais qui avait été amené à Montréal comme interprète, accompagné de deux Shawnses, emportant des vivres et des munitions, partit à pied à travers bois pour se rendre à la cachette du canot. Là, il devait attendre les autres membres de l'expédition. Le sort des trois hommes est resté inconnu. On n'entendit plus parler d'eux. Le Père de Galinée raconte comment le canot fut trouvé par d'autres messagers deux ou trois semaines plus tard, et encore par la mission au mois d'avril suivant. On trouva quelque raison de soupçonner que les disparus désertèrent pour rejoindre Lasalle.

Les Pères et les sept hommes qui restaient descendirent la Grande Rivière, six dans les canots ou tirant ceux-ci en eau basse, les autres suivaient le sentier le long de la grève. Le lac Erié leur semblait une mer immense. Un vent impétueux soufflait du sud. Il n'y avait peut-être pas de lac dans le pays qui soulevât d'aussi hautes vagues que le lac Erié, à cause, comme l'explique naïvement le Père de Galinée, de sa grande profondeur et de sa grande étendue.

L'HIVER AU FORT ERIÉ

Ils hivernèrent juste en haut du confluent de la rivière Black et de la rivière Lynn, aussi connue sous le nom de Patterson's Creek, à Port Dover. L'emplacement exact a été vérifié en août 1900, à une assemblée de la Société Historique de Norfolk. De légères éléva-



Lieu d'hivernage des Pères Dollier de Casson et de Galinée, près de Fort Dover, Ontario, montrant les contours encore visibles des bâtisses.

tions marquent les contours du bâtiment. Les fossés de drainage sont encore très distincts. Une légère dépression dans le remblai indique où se trouvait la porte, près du petit ruisseau où ils puisaient leur eau. La photographie montre l'emplacement d'une manière très claire.

VISITEURS INDIENS

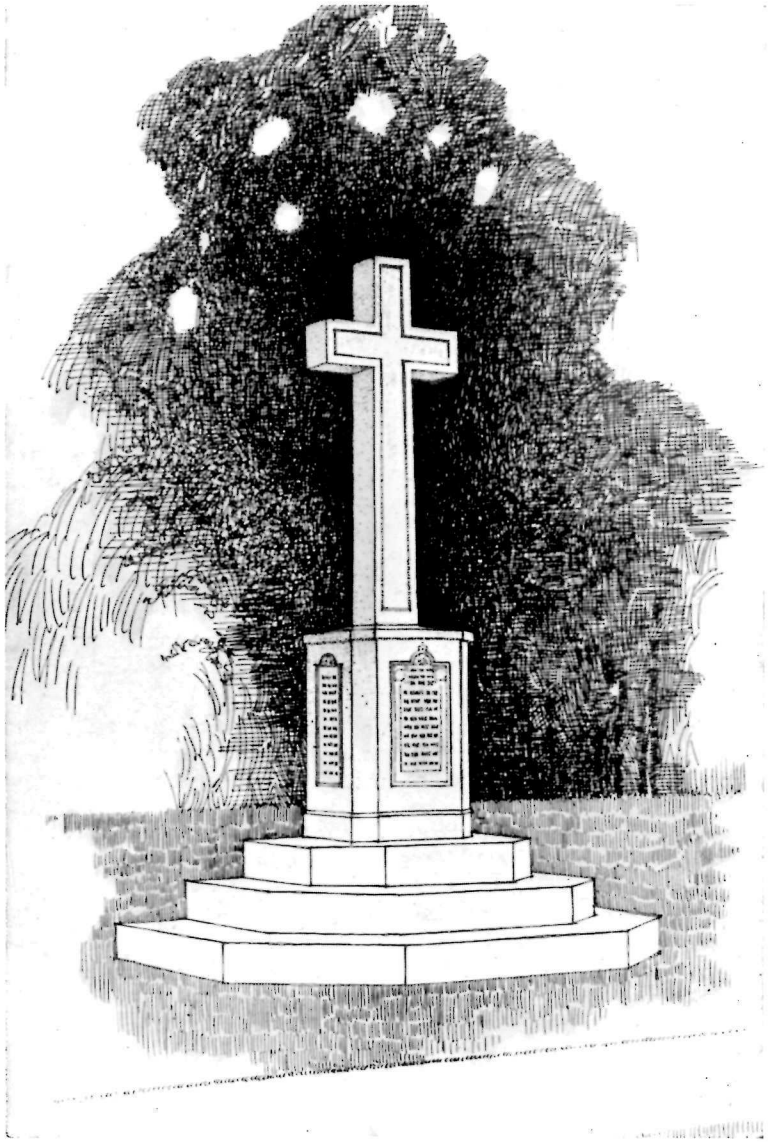
Les chasseurs iroquois les visitèrent durant l'hiver et admirèrent la bâtisse, qui comprenait tout ensemble une habitation, une chapelle, un grenier et un fort. Ils amassèrent dans leur grenier cinquante boisseaux de noix et de châtaignes, des pommes, des prunes, des raisins et des baies de micocoulier. Avec le raisin ils firent du vin. Il valait le vin de Grave, et on s'en servit pour célébrer la messe. La rivière était remplie de poisson et de castor. Les chevreuils parcouraient par centaines les prairies. Les ours étaient abondants, plus gras et de meilleure saveur que les succulents porcs de France. Il n'est pas étonnant que les missionnaires aient été enthousiasmés d'un pareil pays. Il n'en est pas, en vérité, de plus beau dans tout le Dominion. C'est le vrai paradis terrestre canadien.

Leur habitation était sur un magnifique emplacement sur la rive du ruisseau, à cinq-huitièmes de mille à l'intérieur des terres, et elle était abritée contre les vents. A un bout de la maison, ils érigèrent un joli autel. Là, ils entendirent la messe trois fois par semaine, sans y manquer une seule fois. "Vous pouvez imaginer, dit le Père de Galinée, la consolation que nous éprouvions à nous trouver devant notre Dieu, dans les profondeurs des bois, sur une terre qu'aucun Européen n'avait encore vue. Monsieur Dollier nous a souvent dit que cet hiver devrait nous valoir, pour notre salut éternel, plus que les dix meilleures années de notre vie."

LA CROIX DU RIVAGE

Le dimanche de la Passion, 23 mars 1670, ils se rendirent tous au bord du lac pour y faire et planter une croix. Au pied de la croix, ils mirent les armes du roi de France, avec une inscription solennelle proclamant comment deux missionnaires du Séminaire et sept autres Français avaient été les premiers européens à passer l'hiver sur le lac, et comment ils en avaient pris possession au nom du roi Louis XIV, comme d'un pays inoccupé, en attachant ses armes au pied de la croix.

Trois jours plus tard, ils portagèrent leurs canots et leurs bagages au bord du lac, la rivière Black étant encore couverte de glace. Ils



Croix commémorative érigée à Port Dover, Ontario, par le Service des Parcs Nationaux, en 1922

traversèrent alors à Turkey Point, qu'un fort vent debout les empêcha de contourner. Pendant qu'ils attendaient un temps plus favorable, un de leurs canots fut saisi par le vent, emporté et perdu. Alors, avec tous les bagages répartis dans les deux canots qui restaient, chacun ne pouvait porter que deux hommes, Cinq, y compris les deux missionnaires, durent prendre le chemin de terre, depuis Turkey Point. Arrivés à Big Creek, ils marchèrent dans l'eau contre le courant, en suivant le rivage, jusqu'aux marais de Walsingham, autre obstacle à leur laborieux voyage, qui les força à suivre encore ce cours d'eau jusqu'à son embouchure. Ils traversèrent sur un radeau au milieu d'une tempête de neige, débarquèrent dans la boue et la neige fondue jusqu'à mi-jambe, se rendirent au portage de Long Point, et de là à l'embouchure d'une rivière, probablement Kettle Creek, où ils trouvèrent le canot de Joliet. Ils purent alors s'embarquer tous pour se rendre à Rondeau. Ils étaient presque morts de faim depuis qu'ils étaient partis de Port Dover. Ils se trouvèrent à ce moment en présence d'un troupeau de plus de deux cents chevreuils. Ils firent feu et manquèrent le but. Ils en cernèrent un autre troupeau de vingt à trente têtes, et les chassèrent dans la rivière. Ils en tuèrent dix des meilleurs et remplirent ainsi leur carnassière. Le jour suivant, ayant navigué sur une distance de cinquante milles, ils campèrent sur la Pointe Pelée. Une tempête s'éleva du nord-est pendant la nuit et emporta la cargaison d'un des canots de Dollier, y-compris les accessoires de l'autel, une partie des fusils, munitions et provisions.

LE RETOUR À MONTRÉAL

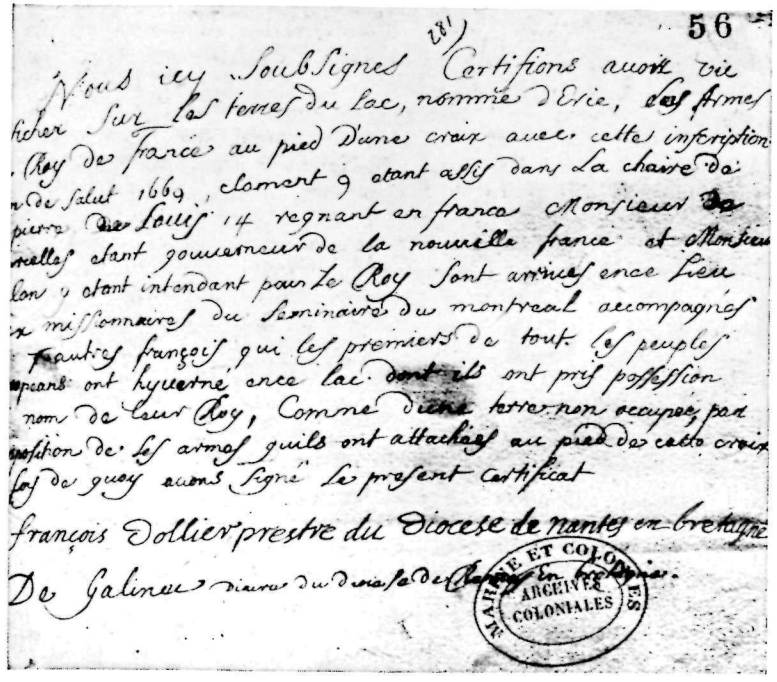
Ce désastre mit fin au projet de la mission. Tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était de tirer le meilleur parti qu'ils pourraient de leur retour à Montréal. Il aurait peut-être été humiliant de retourner sur leurs pas. Séduits par la perspective de voir des régions inexplorées, ils décidèrent de se rendre au Sault et de descendre par la route de Nipissing avec une flottille de canots de l'Outaouais.

Ils remontèrent la rivière Détroit, détruisant en cours de route une idole de pierre tenue en vénération par les Indiens. Ils la tenaient responsable de tous leurs malheurs et en tirèrent une juste vengeance. Dieu les récompensa en faisant tomber en leur pouvoir, le même jour, un chevreuil et un ours.

Ils ne trouvèrent aucune trace de sel dans le Lac aux Eaux Salées, de Sanson, auquel, dix ans auparavant, Hannepin et Lasalle avaient donné le nom de Ste-Claire. Ils cotoyèrent la rive est du lac Huron et la rive sud des îles Manitoulin, traversèrent aux îles Makinac, et

de là se dirigèrent vers l'est, le long de la côte nord, jusqu'à la rivière Ste-Marie. Au Sault, ils rencontrèrent les Pères Marquette et Dablon, confortablement établis dans une mission fortifiée. Leur accueil ne peut avoir été très cordial, car, trois jours après, ils engagèrent un guide pour les conduire à Montréal, où ils arrivèrent le 18 juin, après une absence de près d'une année.

Ils ne faut pas s'étonner s'ils furent reçus comme des revenants.



D'après une photographie du procès-verbal original, obtenue des archives françaises

Le Père de Galinée fit une carte du voyage pour l'intendant Talon. Il explique qu'il n'y a inscrit que ce qu'il a réellement vu. C'était la première carte des Grands Lacs, basée sur l'exploration. Toute défectueuse qu'elle est, elle marque un grand progrès dans la cartographie de l'Amérique du Nord.

Telle est l'histoire de la mission Dollier. Et la région du sud-Ontario, pays de la chasse aux castors des sauvages aux visages coloriés à l'époque où il fut découvert par ces pieux et braves explorateurs, est maintenant couverte de fermes prospères et de remuantes cités, ainsi que d'innombrable églises où, avec des accents et des formules diverses peut-être, mais certainement dans la même intention, l'histoire qui avait une haute signification pour Dollier et Galinée est redite de semaine et semaine et d'année en année, l'histoire de la Croix.

Imprimé par F. A. ACLAND, Imprimeur de Sa Très Excellente Majesté le Roi, Ottawa, 1922